



## NOTRE SÉLECTION

# Le tribun des pauvres



### J'ENTENDS TA VOIX, de Kim Young-ha.

Traduit du coréen par Kim Young-sook  
et Arnaud Le Brusq Éditions Philippe  
Picquier, 315 pages, 19,50 euros

**K**im Young-ha a-t-il lu Kafka ? L'interrogation s'impose tant Jeï, tel un cloporte, traverse les arrières-cours de la capitale sud-coréenne, celles des réprouvés : enfants, adolescents qui n'ont de compte à rendre à personne

car abandonnés, battus, fugueurs, ignorés. Dans violence, il y a viol et c'est ce mode de relation qui est commun entre les jeunes filles et leurs agresseurs, le seul qu'ils connaissent et reproduisent en modèle. D'une irruption au monde née de la catastrophe – une arrivée en gare de Séoul, « l'utérus d'un monstre géant », via des toilettes sordides, corps hurlant et vivant sorti d'une mère-enfant à la dérive –, Jeï apparaît et disparaît, tel un phénix errant dans l'impossibilité de créer du lien. Usant d'une écriture à la fois fluide et lourde de sens, le romancier renvoie l'homme à une animalité intrinsèque. Comme le disait Serge Daney du cinéma, le film s'imprime deux fois, la première sur la pellicule, la seconde dans nos esprits, la force magnétique du personnage principal s'inscrit d'abord sur le papier, ensuite dans notre propre questionnement du souci de soi. Il incarne la littérature dans la mesure où par sa porosité dermique et intellectuelle, il est protéi-

forme, possédant le pouvoir maléfique ou rassurant de ressentir la souffrance de la chaise sur laquelle une handicapée subit les tortures de ses bourreaux ou la cruauté supportée par le chien aux yeux jaunes à moitié mort de faim dans un élevage innommable. Il est aussi l'interprète des mots et des désirs de l'enfant qui ne parle pas, Dong-kyu, ressent les cris d'un cube où s'exhibe Mok-ran dans un bar. « Unheimlich », étrange et inquiétant, cet homme en devenir n'acceptant ni les règles de la propriété privée des biens, des corps, des idées, ni le monopole du travail imposé pour gagner sa vie. Il crée son système de survie basé sur un panthéisme éprouvé chaque jour, à l'instar « des Indiens demandant pardon aux arbres » de les abattre, et un ascétisme décidé : sa nourriture, une poignée de riz cru. Et une sublimation de la mémoire olfactive, le moteur de son imaginaire fantasque et visionnaire. En disciple, son dessein répond à l'enseignement d'un professeur de calligraphie : « *Le pinceau ne doit jamais hésiter ni s'arrêter* », se saisir de l'idée de départ et ne jamais la quitter. Mais sur ce chantre des pauvres, un genre nouveau de Malcolm X, va s'abattre une répression féroce en la personne d'un lieutenant de police à la fois zombie et vampire, suçant la sève fertile de ses proies pour les anéantir et les éradiquer. Prédateur insatiable. La course de motos, jour de l'Indépendance, va tourner au massacre, des matraques contre des jeunes précaires humiliés, sous-estimés, exploités. « *Ce qui doit arriver arrive* », la sentence fétiche et maléfique de Jeï s'exaucera, fatidique, en écho à un destin immanquablement perdu dans les eaux obscures du fleuve. À quoi sert un roman ?, questionne le narrateur. À déjouer des tours de magie, à regarder, même avec un œil en moins, comme Mok-ran, derrière l'envers du décor. Solaire ou sordide, couleur de cendres ou de miel.

**VIRGINIE GATTI**